
Juif, Tunisien et Français

Albert Memmi

J'ai déjà raconté comment, arrivant à Paris, il y a bien longtemps, j'ai rendu visite à un vieil écrivain, français-israélite, comme on disait alors. Lui ayant fait part de ma perplexité devant ma triple appartenance: Juif, Tunisien et Français, après m'avoir écouté, il me répondit:

— Eh bien, gardez tout, soyez tout cela à la fois.

Mon interlocuteur, je dois le préciser, était surtout un homme de devoir, plus que de revendications (il avait perdu un fils, engagé volontaire dans les forces françaises, ce qu'il supporta avec dignité).

Je pense n'avoir jamais failli à ce triple programme.

Ce ne fut pas toujours facile à vivre, ni même à expliquer.

Mes coreligionnaires juifs n'ont pas toujours compris ma fidélité à la culture des peuples arabes et ma compréhension solidaire de leurs revendications nationales; même lorsqu'ils ne nous rendaient pas toujours la pareille.

Mes compatriotes tunisiens arabo-musulmans m'ont quelquefois suspecté à cause de mon admiration et de ma pratique de la langue et de l'art français. Lorsque bien plus tard, ayant décidé de vivre à Paris et de devenir un universitaire français, l'ambassadeur de Tunisie, qui se trouvait être mon ancien élève (je ne le trahis pas: c'est lui qui me fait l'amitié de se présenter ainsi), Mohamed Masmoudi refusa pendant quelques temps de me recevoir.

Mes frères arabes s'impatientèrent souvent contre moi à l'occasion du conflit palestino-israélien sur lequel ils auraient souhaité de ma part une position plus tranchée.

Les Français, mes compatriotes de choix et d'adoption, ne m'ont pas d'abord pardonné mes positions en faveur des colonisés. Et lorsque j'ai déposé mon dossier de naturalisation, on me fit répondre qu'il ne serait "jamais" accepté. Il a fallu l'intervention d'amis éminents, comme Edgar Pisani ou Léo Hamon, pour que je devienne enfin un citoyen français.

Donc nous sommes juifs, tunisiens et français

Etre juif n'est pas une simple revendication plus ou moins romantique; c'est un fait, qu'il serait indigne de notre part et absurde de voiler.

D'autant plus que dans nos pays d'origine, cette appartenance est beaucoup plus significative, plus large et plus complexe que celle d'une dimension simplement religieuse.

J'hésite aujourd'hui, comme beaucoup de gens, sur ces notions devenues à la mode et dont je suis l'un des responsables de leur diffusion en Europe: celles de différences, d'identité, de racines, etc. Mais enfin les nôtres sont évidentes et très prégnantes.

Nous appartenons à l'une des plus vieilles communautés de notre pays natal, puisque nous fûmes là avant le christianisme et bien avant l'Islam. J'ai raconté ailleurs, preuves à l'appui, que je possède une fascinante petite médaille, trouvée dans les ruines de Carthage, gravée de mon nom.

Sans nul doute le christianisme de notre grand Saint Augustin, lui aussi né à Carthage, n'aurait pas réussi auprès des Puniqes si leur judaïsation ne les y avait pas préparés. L'islamisation n'aurait probablement pas si bien réussi si le monothéisme juif, puis chrétien, n'y avait habitué les esprits.

Nous sommes donc des Juifs, mais nous sommes aussi les plus vieux Tunisiens. Nous avons adopté tous les traits culturels successifs qui ont marqué ce pays: le couscous et le burnous, lesquels d'ailleurs sont probablement puniques, la sieste et le jasmin, le goût de la mer et la peur du soleil. Ma propre mère n'a jamais parlé le français, ni aucune langue européenne. Je n'ai moi même parlé cette langue magnifique qu'à partir de l'âge de sept ans.

Je ne dirai pas que cette intime cohabitation, jusqu'à la symbiose quelquefois, avec les Tunisiens, puniques d'abord, chrétiens ensuite, musulmans enfin, fut toujours aisée.

Nous fûmes des minoritaires; dans des circonstances historiques où la religion était présente dans toutes les démarches de la vie: nous n'étions pas de la religion des majoritaires. D'autre part, le régime beylical, qui nous apparaît aujourd'hui nostalgiquement folklorique, était

celui de petits tyranneaux, qui mésestimaient totalement la liberté des gens et les droits de l'homme. Du reste, le petit peuple arabo-musulman était sous la même férule.

Nous gardons un autre genre de regret: lorsque la jeune nation tunisienne s'est affranchie de la tutelle du colonisateur, elle n'a pas su garder une élite juive de premier ordre et dont certains avaient parié de toute leur âme pour leur intégration dans cette jeune nation.

Mais les jeunes nations, je l'ai souvent noté moi-même, sont jalouses, exclusives, d'abord refermées sur elles-mêmes, comme si elles devaient d'abord s'assurer de leur identité propre...

Quoi qu'il en soit, il est vrai que la plupart d'entre nous ont choisi de suivre les Français dans la métropole et de s'y refaire une situation, devenue enviable quelquefois. Nous sommes fiers (si ce genre de sentiment avait quelque intérêt) de tant de grands noms, de femmes et d'hommes éminents, dans la médecine ou dans les universités françaises.

Nous sommes donc devenus des Français d'adoption et l'on ne doit pas nous reprocher notre nouvelle fidélité à un pays qui nous a adoptés, nous a offert, presque sans discussion, de partager l'opulence de sa culture, les bienfaits de la démocratie et de la justice économique.

Alors, de quoi souffrons nous ?

C'est simple: nous avons mal à notre mémoire, nous souffrons d'un défaut de reconnaissance.

Il suffit d'un séjour dans la Tunisie moderne pour constater que nous sommes exclus de son Histoire.

Le temps use tout, c'est vrai, les absents ont toujours tort. Nous ne sommes pas musulmans, c'est vrai, et la Tunisie s'est constituée en nation musulmane.

Cela est la logique implacable de l'Histoire. Mais il n'y a pas que cette logique-là et, nous souhaitons qu'on ne pousse pas davantage la roue de l'histoire dans ce sens.

Ce pays musulman et arabe dans sa très grande majorité est aussi notre pays natal. Je l'ai beaucoup écrit: on peut acquérir une patrie d'adoption, la France pour nous, lui être loyal et même y être heureux, on n'a pourtant jamais fini avec son pays natal.

Permettez au vieil écrivain que je suis de vous rappeler que ce terreau premier, où ont germé les émotions, heureuses et malheureuses de l'enfance, de l'adolescence avec ses amours, ses déceptions et ses

espoirs, est irremplaçable. Toute mon œuvre en porte les traces profondes.

Nous souhaitons réintégrer la mémoire collective de l'Afrique du Nord, que notre place, historique, économique, et culturelle, y soit définitivement reconnue et assurée.

Nous souffrons de constater l'ignorance des jeunes générations de ce que fut notre participation, quelquefois militante, à l'Histoire du pays. Permettez-moi encore une petite anecdote: lors de ce dernier séjour à Tunis, j'ai demandé à revoir la petite maison que nous avons, ma femme et moi, fait construire à Beau-Site, l'un des faubourgs de la capitale. Comme nous passions devant le stade municipal, j'ai demandé au chauffeur, un solide gaillard de trente ans, donc né après l'Indépendance, si le bâtiment lui était familier:

— Oh, bien sûr, dit-il les yeux brillants de plaisir, football, sport..."

— Mais savez-vous, lui demandai-je, que c'est là que Bourguiba a fait son premier discours à la jeunesse tunisienne qui défilait devant lui?

Il me regarda avec un étonnement respectueux: j'avais connu Bourguiba!

Mais j'ajoutai:

— Et derrière Bourguiba, nous étions assis, ma femme et moi...

Cette fois, il me regarda avec une totale incrédulité; je ne sais s'il n'a pas pensé que je délirais.

Dans cette même salle, j'aperçois l'un de mes camarades d'adolescence, qui fut atrocement torturé pour avoir lutté pour l'indépendance de la Tunisie; un autre, plus jeune, fut renvoyé du lycée, pour avoir manifesté avec ses camarades tunisiens musulmans; l'une de nos collègues à l'université, ici présente, a été jetée en prison, avec son mari, à plusieurs reprises pour la même cause. Dois-je rappeler l'œuvre fondatrice du professeur Roger Nataf qui a créé l'irremplaçable réseau de dispensaires ophtalmologiques, dans un pays où les maladies oculaires font des ravages?

Ce jour est donc, par certains côtés, empreint d'une mélancolique nostalgie. Mais ce jour est aussi, par sa possibilité même, le commencement de cette reconnaissance souhaitée.

Je reviens de Tunis. Je tiens déjà à témoigner que tout ce que j'y ai entendu, de la bouche de Monsieur le Ministre de la Culture, qui a bien voulu me recevoir, ou de celle de nombreux intellectuels, se plaçait délibérément sous le signe de l'ouverture politique et culturelle.

Je dois rendre hommage par exemple aux efforts de la jeune Tunisie dans le domaine, ailleurs si retardataire, de la condition féminine. Et maintenant à la courageuse reconsidération du rôle de ses Juifs.

Je crois que non seulement notre mémoire y gagnera mais celle du pays tout entier. Car nous sommes un fragment de pierre sculptée par les hommes et par le temps: qui saurait nous déchiffrer reconstruirait l'Histoire des peuples parmi lesquels nous avons vécu, tels ces Juifs

espagnols dispersés à travers le monde, dont la langue demeure celle de Cervantes.

Bien entendu, tous les problèmes n'auront pas subitement disparu. Il y faudra des efforts réciproques. Mais l'Histoire a elle-même beaucoup avancé: le temps est loin où l'on s'est battu au cimetière du Djellaz aux environs de Tunis, pour empêcher l'inhumation de quelques Tunisiens musulmans naturalisés français: l'appartenance nationale et l'appartenance religieuse semblaient coïncider pour l'éternité. On ne pouvait pas être tunisien sans être musulman. Aujourd'hui, plus de trois cent mille Tunisiens et musulmans vivent en France; cinquante mille d'entre eux se sont fait naturaliser français. La Tunisie a sagement décidé qu'ils demeureront cependant tunisiens. Si l'on s'en tient strictement à ces nouveaux critères institutionnels, n'est-ce pas exactement la situation des Juifs tunisiens au regard de la loi tunisienne?

J'ai retrouvé ce même problème dans mes travaux sur les littératures maghrébines: où placer dorénavant les jeunes beurs? Dans la littérature algérienne, tunisienne, marocaine, ou dans la littérature française? Et pourquoi pas simultanément dans les deux?

D'une certaine manière nous avons été, à cause de notre condition même, là comme ailleurs, en avance sur l'Histoire commune des hommes. Peut-être sommes-nous, pour cela, d'une certaine manière exemplaires. Est-il possible d'être à la fois Juifs, Tunisiens et Français? C'est en tout cas nécessaire si nous voulons un jour cesser de nous entre-tuer. Si les hommes consentaient enfin à être ceci *et* cela, et non ceci *ou* cela, admettaient que les autres puissent être à la fois ceci et cela, et non obligatoirement ceci ou cela, que de drames seraient évités! Cela signifierait qu'il ont enfin appris à vivre ensemble.

Il y a également le difficile problème des relations israélo-palestiniennes. Je connais à cet égard la sensibilité de nos compatriotes tunisiens. Nous ne leur demandons qu'une chose, c'est qu'ils comprennent que notre sensibilité est aussi troublée. Mais là encore l'Histoire avance heureusement à grands pas et nous retenons tous notre souffle. Nul plus que moi ne souhaite une issue heureuse, négociée, pour laquelle je tente de convaincre les deux parties depuis toujours.

Je veux dire enfin avec simplicité, que si les propositions de tolérance et d'ouverture du gouvernement actuel de notre Tunisie demeuraient fermes, nous y répondrions avec espoir et la même fraternelle fermeté.

Albert Memmi est écrivain. Il est l'auteur de nombreux romans et essais, dont le dernier paru est *A contre courants*, traduit en vingt pays (Edition du Nouvel Objet, 1993).